

LA REINE DE LA MER

J'étais encore dans mes rêves, alors que je sentais qu'on ouvrait les fenêtres de ma chambre, mais je pris plaisir à m'enfoncer dans la douce chaleur de mon lit, et remontais la couverture de laine au-dessus de ma tête.

Je voulais continuer mon rêve dans lequel je me voyais sur un grand navire, un voilier, dans les bras d'un bel homme aux yeux verts avec qui je regardais la grande masse d'eau tranquille. J'étais si heureuse dans ses bras qui entouraient puissamment mes épaules!

Que signifiait ce rêve?

- Allez mon soleil! Réveille-toi sans tarder.... C'est le jour du grand départ...

C'était la voix de Zabya, ma nourrice que j'aimais à la folie.

- Laisse-moi encore un peu, je mets mon rêve en place.

- Pas plus de cinq minutes.

Combien de temps me faudra-t-il pour que je me sépare de la douce chaleur de cet homme? C'était si tendre, si harmonieux!

Je voulais encore sentir cette douce impression qui pourtant s'éloignait.

Par les fenêtres ouvertes, m'arrivaient aussi bien les piailllements des oiseaux que les bruits saccadés des sabots des chevaux qui résonnaient plus loin, derrière les hauts murs du fond du jardin.

Non, l'image de l'homme du bateau s'était effacée mais je la gardais en mémoire.

Bien que complètement réveillée, je fermais les yeux pour revoir son image magnifique.

Il était très grand, de cheveux noirs, raides qui tombaient sur ses épaules, et des yeux si verts, d'un profond émeraude comme la mer, que je me décidais à enfermer ses yeux magnifiques dans mon coeur. Soudain, me souvenant des événements qui m'attendaient, je rejetais mes couvertures et m'asseyais sur mon lit en appelant Zabya à grands cris.

Les deux battants de la porte de ma chambre s'ouvrirent aussitôt.

- Qu'est ce qu'il a mon petit soleil? Ça y est? Réveillée?

En même temps Zabya apportait la bassine de cuivre rouge pleine d'eau chaude, comme elle le faisait chaque matin, en la posant sur le coffre, au pied de mon haut lit de fer sculpté.

Et après avoir trempé une serviette dans l'eau brûlante faisait ma "toilette de chat" comme elle disait, lavant mon visage et mes mains en murmurant les mots les plus doux, auxquels depuis ma plus tendre enfance, elle m'avait habituée, et que je dégustais, chaque matin, avec le même bonheur.

Zabya ne s'occupait que de ma personne et était pour moi plus qu'une servante, mot auquel je ne pensais jamais.

Bien plus... Elle était ma nourrice et ma seconde mère. J'aimais ses gros seins, ses hanches rondes et son ventre dans lequel elle m'enfonçait quand j'avais une blessure ou un chagrin.

J'aimais son odeur de citron dont elle pressait les gouttes souvent pour s'enduire le cou et les aisselles quand elle avait trop chaud.

Et j'aimais sa présence réconfortante, quand après m'avoir mise au lit, le soir, elle prenait ma main dans la sienne et me berçait de ses chants ancestraux jusqu'à ce que je m'endorme.

J'aimais aussi ses réprimandes quand je revenais avec mes vêtements en loques, après avoir grimpé sur les arbres du fond du jardin, ou quand elle soignait mes genoux ensanglantés.

- Oh! Zabya! C'est aujourd'hui qu'on va traverser la mer! Je suis si heureuse!

A genoux sur mon lit, je me jetais contre elle, contre sa poitrine.

- Oui mon petit soleil. Les six voitures voitures pleines des coffres avec tes beaux vêtements sont déjà parties ce matin. Tu n'as pas entendu les bruits des sabots des chevaux vers cinq heures?

- Non, je dormais... Non! Je rêvais plutôt... Ecoute! Je me suis vue en rêve dans les bras d'un bel homme...

- Oh! Oh! Une jeune fille qui rêve à un homme? Tu devrais avoir honte au lieu de me raconter des sottises qui ne sont pas encore de ton âge!

- Laisse-moi finir! Il me tenait par les épaules et avec moi regardait la mer, puis me regardait... Il était beau, Zaby... Il avait de grands yeux verts, couleur d'émeraude et des cheveux jusqu'aux épaules, noirs, raides. Des épaules droites et larges! Si beau, Zaby... Si beau!

- Depuis quand une jeune fille rêve à un bel homme? C'est haram! *

- Mais je ne contrôle pas mes rêves! Dis-moi plutôt ce que ça veut dire...

- Ça veut dire que tu es une effrontée...

- Non, Zabya! Dis-moi vraiment sa signification, sinon je ne prends pas mon petit déjeuner.

- Oh!... Bon... Bon. Ça veut dire que tu vas le connaître... Et que tu seras sa femme... Tu vas manger maintenant?

- Humm! Oui! Mais tu en m'as pas vraiment expliqué pourquoi!
 - Peut-être que tu vas le rencontrer aujourd'hui sur le bateau!... Mais...Quelles bêtises tu me fais dire!...Je t'apporte ton petit déjeuner et après, au hammam, vite! On part à midi m'a dit ta maman.

- Papa dit qu'à quinze ans on est trop jeune pour rencontrer un homme.

- Humm...Hummm. Zabya maugréait en partant dans le couloir, me faisant rire.

Elle revint rapidement et posa un grand plateau sur mes genoux.

- Non, je le prends au petit salon.

- Oh! Mais quelle capricieuse!... Je t'ai trop gâtée, c'est de ma faute! Nous passâmes au petit salon mitoyen à ma chambre, où sur une table basse et ronde, mon premier repas était servi, comme chaque jour de ma vie. Zabya me faisait les tartines. Le miel coulait autour et c'était délicieux.

De ma place, je voyais la terrasse où se prélassait Ramlya, mon chat couleur de sable, d'ou son nom, qui guettait les oiseaux volant bas dans ce début de printemps, et qui venaient picorer dans les rosiers.

- Zabya! Zabya! Allez! Allez!...

La voix de ma mère résonna dans les couloirs. Elle entra dans le petit salon.

- Salam alaykoum, mon soleil. A peine levée? Mais qu'est ce que tu fais Zabya?...Vous avez oublié notre voyage toutes les deux? Allez Shams! Au hammam!

- Le linge est prêt Sayyidati!*Il ne reste qu'à la lavver. Viens mon soleil!

- Ne traîne pas ma beauté! Obéis vite. Nous devons tous être prêts à midi. La route est longue jusqu'à Taifa. Allez! Allez! Répéta ma mère.

Zabya sortit de ma chambre avec une toile nouée autour d'une montagne de serviettes comme elle avait l'habitude de le faire.

- Fais-lui sécher ses cheveux au soleil, et n'oublies pas de lui couper les ongles...pieds et mains...Et rase-là aussi Zabya.

- Bien sûr Sayyidati.

Un instant plus tard, mon poignet dans la main de ma nounou, je pénétrais dans la chaleur du hammam, au fond du couloir.

Soulevée par elle, frottée, raclée par son épais gant de crêpe, les poils de mon pubis rasés pour l'hygiène, comme le voulait notre

coutume musulmane, je fus aspergée à grands seaux d'eau, avant que mes cheveux soient lavés au rhassoul* plusieurs fois.

Je me laissais faire, ronronnant presque. Puis elle me sécha et m'enveloppa de plusieurs serviettes chaudes. De ses bras puissants, elle me souleva, jusque sur la terrasse, où assise sur un coussin, posé sur un épais tapis mit en plein soleil, elle démêlait mes longs cheveux.

-Voilà! Reste tranquille! Le soleil séchera ta chevelure et l'éclaircira. Et ne te découvre pas surtout!

C'était la même litanie chaque fois que je sortais du hammam, les lundi et les vendredi depuis le début du printemps jusqu'aux derniers jours de l'automne.

Ma mère et Zabya prétendaient que les chauds rayons du soleil conserveraient ma chevelure dorée.

Mais en aucun cas ma peau ne devait être exposée au soleil, sous peine de la noircir.

- Tu dois garder ton teint de rose blanche, répétaient-elles.

Aussi Zabya m'enveloppait non seulement d'épaisses serviettes, mais je devais garder un linge sur mon visage pour éviter que la réverbération me donne l'apparence d'une chataigne, disait-elle. Parfois d'une olive!

J'avais la peau blanche de ma mère et ses cheveux châtains dorés. Zabya disait que cela valait de l'or.

Je ne comprenais pas son langage, mais j'acceptais ses paroles. Quand je demandais des explications, elle me répondait que je comprendrais plus tard, ce qui me paraissait non seulement étrange, mais surtout stupide, d'autant que mon père disait toujours que selon le Saint Cor'an tout pouvait s'expliquer... même la bêtise...

Aujourd'hui, j'étais décidée à demander le sens de ces paroles à mon cher père.

Lui savait tout et répondait toujours à tous mes questionnements.

On venait le consulter sans cesse, et pas seulement mes frères et soeurs ou moi!

Mon père était médecin de profession, et depuis peu aussi, Grand Vizir de sa Majesté Moulay Hassan, le roi de Granada et de toute l'Andalousie.

Je l'adorais. Il était très bel homme. Grand, aux larges épaules sur lesquelles ses cheveux tombaient. Il avait de très grands yeux noirs profonds, le nez aquilin qui lui donnait une grande noblesse, et une

courte barbe qui entourait l'ovale parfait de son visage que j'aimais tant.

Pour recevoir les visiteurs, après être rentré de l'Al Hambra où il travaillait et avoir terminé son bain rituel, il revêtait, par courtoisie pour ceux qui l'attendaient, ses plus beaux vêtements. Souvent une longue chemise sur ses pantalons bouffants, une chemise verte, sa couleur préférée, qui lui recouvrait la moitié de ses cuisses et par dessus un gilet de même couleur, puis sur sa tête, il posait un turban qui laissait voir son large front.

Nombreux étaient ceux qui se pressaient chez nous pour demander audience, suppliant ma mère de leur laisser voir Sidi* Arif, mon père.

Les hommes et les femmes se courbaient devant lui, et lui, retirait ses mains quand on venait les lui embrasser.

Chaque soir, il recevait souvent plus d'une vingtaine de personnes, les unes à la suite des autres autour de plusieurs verres de thé qu'il servait lui-même.

J'aimais le guetter depuis le grand jardin sur lequel s'ouvrait son salon de réception personnel, ou cachée derrière les lourds rideaux qui séparaient son salon d'une autre salle. Je voyais mon père qui par modestie s'asseyait à même le tapis, face aux gens. Pourtant, il me paraissait non seulement important, mais me donnait un sentiment merveilleux de parfaite sécurité.

Du jardin quand j'y étais, à travers les rosiers que ma mère avait fait planter mais qu'elle entretenait elle-même, on entendait:

- Sidi Arif. Qu'Allah vous bénisse, et protége votre famille! Y rham walydin!* Merci. Merci, Jazaka Llahou kheir!* Votre conseil m'a sauvé...disaient les gens.

On entendait ça tout le temps. Presque chaque soir.

Gratuitement, il prodiguait ses bienfaits, son savoir, à une multitude de personnes, allégeant ainsi leurs peines.

Dans notre grand salon ou dans le sien, il distribuait conseils, donnait son opinion, arrangeait les affaires des plaignants ou même examinait les corps et les guérissait.

Ma mère le grondait parfois, prétendant que nous n'avions pas de vie de famille

- Qu'est-ce que je peux faire? C'est Allah qui m'envoie tout ce monde! "Pas une feuille d'arbre ne tombe sans Ma permission!" Dit le Saint Coran! Je suis médecin, donc à leur service, ou plutôt au service de Dieu.

Tout le monde l'aimait, mais moi je l'adorais vraiment et j'aimais le lui dire, ce qui le faisait toujours rire.

C'était lui qui avait choisit mon prénom. Shams, qui signifie soleil. Il me disait qu'étant la dernière née de la famille, je serai le soleil de sa vieillesse. Il détestait que les femmes viennent lui parler de mon mariage. J'avais quinze ans et souvent les jeunes filles se mariaient à cet âge. Mais lui disait que je devais d'abord finir de grandir et terminer mes études.

Etudier, pour une femme, était rare. Mais pas dans ma famille.

Ma mère aussi était savante, et distribuait ses recettes. Elle était apothicaire et s'était mariée avec mon père à vingt et un ans. Son père, médecin, pensant comme le mien, lui avait enseigné la médecine des plantes.

De plus elle était Hafiza* du Coran. Ce qui rendait mon père très fier d'elle.

Avant qu'elle ne se marie, quand mon grand-père recevait des demandes complexes sur la loi coranique, il faisait souvent appel à sa fille, ma mère, qui se tenait toujours assise derrière lui, un peu plus loin, derrière le rideau de son salon.

Et elle donnait ses réponses avec précision, indiquant même le nom de la sourate et le numéro du ou des versets qu'elle citait.

Il avait voulu que sa fille connaisse son métier avant de se marier.

Mes soeurs aînées n'avaient toujours pas de maris. Selon mes parents elles devaient attendre d'avoir vingt ans.

Zabya disait qu'elles seraient vieilles à cet âge, mais par peur de mon père, elle ne voulait pas que je rapporte son opinion.

Contrairement à la majorité des filles de familles, mes parents refusaient de marier mes soeurs aînées, malgré leur âge sous prétexte qu'elles étaient encore trop jeunes et surtout pas encore assez savantes.

Qamar avait exactement dix-sept ans et Nejma dix-huit, un âge auquel toutes leurs amies étaient parfois déjà mères de famille.

Mais mes soeurs voulaient comme moi, être médecins.

Maman prétendait que nous serions les trois seules jeunes filles du royaume qui auraient le savoir le plus étendu.

Moi, également, in sha Allah, je désirais de tout coeur suivre leur exemple. Non pas pour leur ressembler, mais parce que j'aimais l'idée de guérir et d'apaiser les douleurs humaines.

J'avais dit cela à mes parents et mon père m'avait encouragée.

- Je t'apprendrai tout ce que je sais, mon petit.

Mes parents formaient un couple très uni, mariés depuis un peu moins de trente ans, mon père prenait toujours plaisir à nous raconter qu'il l'avait aimée dès le premier regard et que leurs épousailles, bien qu'arrangées par leur famille, étaient aussi une histoire d'amour que mon père nous racontait souvent pour notre plus grand bonheur, et que nous écoutions à chaque fois comme si nous en connaissions pas.

“Une histoire d'amour fou, disait-il, béni par Dieu, qui en rêve, m'a dit “épouse Attiqa.” Je l'ai vue en allant au magasin de Sidi Akif, votre grand père qui était à la fois médecin et apothicaire. Elle avait quatorze ans et moi vingt-deux. La première fois que je la vis, ses cheveux étaient parsemés de fleurs de lavande qu'elle venait de transporter.

Sidi Akif faisait rentrer ses plantes médicinales dans son magasin par des serviteurs et elle les aidait, sous prétexte qu'il allait pleuvoir.

Je suis repassé le lendemain dans leur boutique par curiosité.

Elle était là, et rangeait les énormes pots de céramique.

Je lui ai demandé:

-Vous avez réussi à vous enlever les fleurs de lavande de vos cheveux hier soir? Je m'inquiétais.

Elle éclata de rire et son rire prit mon coeur. Voilà notre histoire!

A partir de là, je venais dans la boutique de mon futur beau-père chaque semaine pour acheter des plantes, de la lavande surtout, que j'offrais à toutes les femmes de ma famille qui ne comprenaient pas pourquoi je leur offrais toujours le même cadeau. Cela a duré trois ans. Elles reçurent de la lavande pendant trois ans, les pauvres!”

Nous éclations de rire et connaissions leur histoire, mais c'était à chaque fois un plaisir de l'entendre.

Ce qui caractérisait ma mère était sa longue chevelure presque rousse et la longueur extraordinaire de ses cils qu'aucune de nous n'avait et qui cachait presque son regard couleur de miel. Elle m'apparaissait comme la plus belle des mamans. Elle était fine, grande et la douceur de sa voix m'enchantait. Mon père lui vouait un véritable culte. Il l'appelait Tika, diminutif de son prénom Atiqa qui signifie “Parfumée” en arabe.

Nous les surprénions souvent s'embrassant amoureuxment. Leurs échanges étaient fait de mots tendres comme “ma colombe” ou “libellulle.”

Elle l'appelait “mon maître.”

C'était un vrai bonheur de les voir s'aimer si fort. Et échanger sans cesse.

Presque chaque jour mes parents s'entretenaient sur les maladies des patients et échangeaient leurs avis sur les remèdes à leur donner.

Mes frères, mes soeurs et moi avions toujours vus nos parents assis côte à côte, penchés sur leurs livres scientifiques ou sur les longues feuilles parcheminées d'autrefois, recouvertes de dessins des corps humains.

Souvent leurs mains s'étreignaient quand ils lisaient. Et quand la solution était trouvée, mon père prenait ma mère dans ses bras, l'embrassant amoureusement sans que notre présence ne les gêne.

Ils étaient l'image même du bonheur, et cela nous enchantait.

Ils nous éduquaient avec respect et grand amour pour le savoir, les sciences, raison pour laquelle ils avaient tenus à nous donner les meilleurs maîtres dans tous les domaines.

Bien qu'étant la plus jeune, je bénéficiais du même enseignement que mes frères et soeurs depuis mon plus jeune âge en assistant aux mêmes cours de Géographie, d'Histoire, de Sciences et de Philosophie, même si cette matière était souvent obscure pour mon entendement.

Pour faciliter nos études, mes parents avaient transformé une des pièces de notre vaste maison en salle de classe, où chaque jour les professeurs les plus érudits de la ville venaient nous enseigner leurs meilleurs savoirs.

Mon père avait lui-même accroché aux murs des cartes de corps humains et des dessins de mappemonde.

Ma mère en avait fait autant avec des croquis de plantes, et écrit ad-dessous, en arabe et en espagnol, les maladies qu'elles guérissaient.

Assise, comme ma fratrie, dans la même salle, sur d'épais tapis, rehaussés en hiver par de lourdes peaux de moutons, disposées autour de la cheminée, appuyée sur une petite table basse légèrement inclinée, je bénéficiais de leur enseignement.

L'emploi du temps était invariable.

Le matin, dès la prière de l'aube faite, et après un solide petit déjeuner prit, nous nous installions tous les cinq derrière nos pupitres.

Une heure pour étudier les sourates du Saint Coran que nous répétions ensembles, jusqu'à le savoir par Coeur.

L'autre consacrée à la Sira* de Notre Prophète Bien Aimé.

La suivante pour la grammaire et le vocabulaire de notre langue arabe.

Un petit quart d'heure de récréation durant laquelle les servantes nous amenaient une solide collation que nous prenions en compagnie de nos maîtres.

Ensuite venait un nouveau professeur.

Deux heures étaient dédiées aux Sciences physiques, à l'Algèbre et aux Mathématiques.

La matinée se terminait ainsi.

Le déjeuner terminé et la sieste obligatoire pour tous faite, nous retournions à nos tâches à partir de seize heures.

Alors une autre personne venait nous enseigner le corps humain, la Géographie et l'Histoire des dynasties arabes pendant deux heures de plus.

Ensuite un goûter avec ma mère et l'enseignant, pendant qu'ils parlaient de tout, mais surtout de nos progrès ou de nos difficultés. Puis arrivait Dame Salama, la joueuse de luth la plus réputée de Granada, qui dans notre salon nous donnait nos leçons de chant et d'histoire de la musique.

Il n'y avait que l'enseignement supplémentaire du luth que je recevais, seule, dans le petit salon attenant à ma chambre, deux fois par semaine, par la meilleure artiste du royaume, Lalla Zhora.

Aujourd'hui, pendant que mes cheveux séchaient au soleil de ce début d'avril, je me laissais aller à rêver. A rêver à "l'homme aux yeux verts."

La maison des Hassani avait été achetée dès le début de leur union. C'était une grande bâtisse blanche qui siégeait sur la colline grimant à la résidence royale. Elle comportait un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Blottie au fond d'un parc nanti de vieux arbres que l'on pouvait admirer de presque toutes les fenêtres enrichies de barreaux de fer forgé, qui lui donnait une allure de ksar* arabe. Donnant sur la route, une épaisse porte de bois à double battants protégeait l'intimité de la demeure. Ouvrant sur le jardin riche de rosiers bien entretenus, s'ouvrait une grande salle d'apparat meublée de coffres, et de sidaris.*

Puis on accédait au reste de la maison par un couloir qui menait vers l'intimité. Après celui-ci on pénétrait dans le salon familial que suivait la bibliothèque dont les murs étaient recouverts d'une quantité étonnante de riches manuscrits aux couvertures de cuir. A droite de celle-ci se tenait le grand salon d'apparat, puis plus loin, la salle de

prières, sobre, qui ouvrait sur le jardin. A gauche du grand salon après un petit couloir, la salle à manger avec au fond sa terrasse aux trois grandes fenêtres, et à sa droite les cuisines. De cette vaste salle à manger, un escalier grimpait vers l'étage réservé aux parents, et sous l'escalier un petit couloir menait aux chambres des cinq enfants. Venait ensuite la grande salle de classe. Tout au bout du couloir s'étendait le domaine de Shams qui comportait un petit salon attenant à sa chambre dont les deux portes-fenêtres donnaient, après une petite terrasse, sur le parc.

Au fond du jardin, après avoir traversé plusieurs bassins dans lesquels venait se déverser l'eau qui courait des séquias,* on trouvait quatre grandes salles pour parquer les chevaux, une autre plus petite dans laquelle on enseignait l'équitation aux enfants. Puis on arrivait à la réserve de bois. Et enfin s'étendaient les habitations du personnel.

Aujourd'hui, en cette fin de matinée, la grosse porte de bois à deux battants venait d'être refermée.

Seules quelques servantes et la famille du gardien resteraient dans la grande demeure de la famille Hassani, la famille du Wizar, dont tous les membres et le personnel le plus proche s'était engouffré dans les cinq nacelles de bois et d'osier en forme de palanquins, montées sur les dos des animaux, des espèces de calèches, chacune tirées par six chevaux.

Tout devant, dans la première, les cochers et les gardes. Dans la suivante, les dames de service. Ensuite les parents et leurs trois filles. Dans la quatrième les deux frères et deux gardes encore. La cinquième transportait d'autres hommes de guêt en armes.

Le voyage vers le pays du Maghreb était depuis plus de six mois envisagé.

Depuis qu'on avait appris le futur mariage de Imdad, nièce de Sidi Arif, et fille de Jafar, son frère aîné.

La famille partait pour trois semaines ou peut être un peu plus.

Depuis cinq ans, à cause des guerres que faisaient les chrétiens du Nord de la péninsule, personne n'avait prit la mer pour visiter le reste des deux tribus familiales de ces contrées pourtant si proches.

La guerre, cette peste fréquente de ces deux dernières décennies avait empêché tous mouvements.

En effet, bien que les différentes taifas n'existassent plus depuis le XI ème siècle, les potentats locaux étaient aujourd'hui toujours en bisbilles entre eux, malgré les attaques sporadiques que leurs faisaient les régions chrétiennes, pourtant leurs ennemis communs.

Cependant, grâce à Dieu, depuis plus d'un an, toutes velléités guerrières semblaient oubliées, et cela permettait enfin, un apaisement propice aux échanges lointains.

Le couple Hassani avait plusieurs fois remis leur départ ces dernières années malgré leur désir grandissant de revoir leurs familles de l'autre côté de la Méditerranée, dans le Maghreb extrême.

Chacun tremblait de crainte à l'idée de ne pouvoir revoir les leurs avant le grand départ vers l'autre monde.

Toutes les prières et invocations allaient dans ce sens. Pouvoir embrasser leurs familles avant cette tragédie irréversible.

Le Très Miséricordieux avait enfin répondu à leurs nombreuses suppliques, tant de fois réitérées.

- Al Hamdullillah, disait Sidi Arif Hassani, demain, in sha Allah, Il nous ouvrira la mer et nous dormirons bientôt auprès des nôtres.

- In sh Allah! Répétaient les siens.

Afin de ne pas perdre de temps, il fut décidé de prier et de prendre le repas dans les calèches, qui à grande allure, se précipitaient sur les routes poudreuses.

On ne devait s'arrêter qu'en cas de besoin pressant.

Bercés par les galops des chevaux, la plupart des passagers sommeillèrent pendant presque tout le trajet, qui parut ainsi relativement court.

Sauf Shams, le nez appuyé contre les roseaux formant fenêtres et qui dévorait le paysage.

Comme à son habitude, curieuse de tout, elle voulait observer tous les détails.

On arriva au port de Taifa un peu avant la tombée de la nuit.

Le soleil descendait lentement vers les falaises du Portugal, là-bas, derrière, vers l'extrémité qui faisait presque frontière avec l'endroit, embrasant le ciel de couleurs rouges puis rosées avant de s'enfoncer complètement dans une lueur violette de toute beauté.

Les grandes portes de bois du château royal s'ouvrirent après que le Wизir ait décliné son identité et toutes les calèches vinrent se ranger là où les gardes indiquaient les emplacements.

Pendant que la famille, ayant demandé de s'arrêter avant l'entrée, se rafraîchissait dans la seule grande et confortable posada* de la ville, à proximité du port, les cochers transportèrent les équipages et nombreux bagages dans les chambres du petit palais prêté par le roi Mulay Hassan pour l'occasion.

On voyagerait demain, gracieusement aussi, dans le navire de sa Majesté spécialement affectée à son ami Wизir.

Peu après, quand tout fût installé, Sidi Arif s'en fut prier l'oraison du Maghreb dans la mosquée du lieu, en compagnie de ses fils, pendant que les femmes s'organisaient et se receuillaient dans leurs chambres.

Le lendemain, après un copieux déjeuner offert par le fonctionnaire en charge du petit palais royal, nous nous dirigeâmes à pieds vers le port, pour profiter de la vue du village.

C'était ma vraie première traversée, car pour la précédente, lors de mes huit ans environ, j'avais une telle bronchite que ma mère me garda près d'elle, allongée que j'étais pendant toute la croisière du détroit.

Je ne m'en souviens plus, endormie par la forte fièvre, aussi bien à l'aller qu'au retour, encore faible.

Aujourd'hui en revanche, je suis en pleine forme, grâce à Dieu, et bien réveillée.

Mes soeurs, Qamar et Nedjma, sont aussi excitées que moi, toutes à la joie de revoir nos familles, mais elles surtout dans l'espoir de trouver un époux pendant cette fête, selon la tradition. A cela aussi servent les mariages! Zabya m'avait dit que les mères échangeaient leurs souhaits pendant les festivités et dévisageaient les jeunes filles de leurs choix pour leurs fils. C'était une coutume.

A Granada, nous avions de très nombreux amis, mais aucun oncle, ni tante, pas d'avantage de grands-parents. Ils sont tous à Fès ou à Tétouan, et nous nous sentons parfois bien seuls.

A cause de ces guerres cruelles et batailles fréquentes, nous ne pouvons depuis des années jamais nous déplacer.

Une seule fois, l'an dernier mon oncle Alyan, le frère aîné de mon père avait réussi à venir nous voir, mais son voyage fut difficile et dangereux.

En venant, il était resté bloqué pendant dix jours autour de San Roque, un petit bourg sur la route de Malaga, en raison d'une escarmouche pendant laquelle il avait cru perdre sa vie. Ce ne fut que par miracle, nous raconta-t-il, que les assaillants se retirèrent.

Mais ces derniers mois, al hamdullillah, une longue trêve, moyennant offres d'or, m'a dit mon père, permettait les échanges.

Dans la nave royale mise à notre disposition par le Commandeur des croyants, le capitaine nous offrit cinq compartiments, joliment aménagés à la façon des salons et une même deux salles pour les bains.

Mes soeurs et moi, éblouies par tant de luxe sur la mer, visitons ces nouveautés et cette architecture élégante faite de boiseries qui s'ouvraient par des hublots sur l'immensité calme et bleue. J'aurai voulu avoir une telle maison sur la mer et mon rêve de la veille me revint en mémoire.

Dans chacune des salles, les meubles étaient fixés soit au parquet, soit aux parois.

Des tapis épais recouvraient le plancher et montaient jusque sur les hauts matelas superposés jetés à même le plancher. Ce raffinement me ravit.

Nous fîmes le tour de tous les salons, puis le capitaine invita mes frères à visiter la salle des machines à l'avant du navire.

Je m'apprêtais à les suivre, mais ma mère m'appela, stoppant net mes pas.

- Ta place n'est pas avec eux! Tu deviens une jeune fille maintenant, et tu dois apprendre à tenir ton rang!

C'était la première fois que je recevais un tel ordre.

- Mais maman...

- Au pays du Maghreb, les jeunes filles sont élevées strictement. Autant que tu t'y habitues dès maintenant. Il n'est pas convenable que tu suives partout les garçons! A eux leur monde, à toi le tien!

Dépitée, j'allais m'enfermer dans mon espace, pendant presque tout le reste de la traversée pour avaler ma déception.

Malgré ses remontrances, plus tard devant ma bouderie, ma mère me permit quand même de monter sur le pont quand on aperçut les côtes.

Autour de nous, je pus observer d'autres navires qui croisaient dans le lointain, toutes voiles dehors, toutes de couleurs différentes. Ils étaient majestueux. Ils ressemblaient à la caravelle de l'homme aux yeux verts de la nuit dernière.

J'en comptais une vingtaine, tous plus beaux les uns que les autres, avec leurs grandes voiles gonflées par le vent chaud qui s'élevait, soufflant du sud.

Oui, semblables au navire auquel j'avais rêver hier, avant de partir.

Il me semblait que nous avançons très vite. L'air me grisait. Je regardais les couleurs de la mer qui autour de nous devenaient comme les pierres précieuses que ma mère portaient pour les grandes fêtes. Turquoise d'une pureté parfaite. C'était fascinant de beauté.

Je pensais à nouveau à la couleur des yeux de l'homme auquel j'avais rêvé.

- Shams! Viens voir! Dit ma soeur Nedjma, qui sautait de joie. Regarde vite!

Je lui en voulu un instant de me sortir de mes pensées. Pourtant devant son insistance, j'arrivais à sa hauteur.

Très près de la nave, une famille de grands poissons sautait, plongeait, paraissant se divertir.

- Qu'ils sont beaux! Qu'est-ce que c'est?

- Des dauphins! Regarde! Il y en a partout! Regarde ce petit! D'autres ici!

Le spectacle dura une heure. Mon père monta et à nos côtés nous expliqua le caractère familier de ces animaux marins.

Les côtes de l'Afrique se rapprochaient.

Mon père me permit de rester là, à l'avant jusqu'à l'arrivée, pour admirer la port de Tanja* vers lequel nous avançons.

La cité blanche, telle une multitude d'alvéoles d'un rucher, grimpait sur les collines bleutées, plantée d'arbres que l'on apercevait clairement à présent.

J'étais si contente de tout ce qui m'attendait, de retrouver mes familles maternelles et paternelles, de revoir Intissar ma grand-mère adorée, elle qui m'avait élevée, contente de pouvoir participer comme une grande au mariage de ma cousine, dans mes jolis et premiers vêtements de femme, comme me l'avait répété Zabya, plus de cent fois depuis plusieurs mois.

Du haut de l'embarcation, où je me trouvais, je voyais un nombre incroyable d'hommes chargés de toutes sortes de lourds ballots, qui allaient et venaient dans un bruit permanent, fait d'appels, de cris, d'invectives, bras levés et mains agitées.

On eut dit une fourmillière pleine de vie. Cela ne ressemblait en rien à la tranquillité de nos jardins granadins.

Mon père tendit ses mains à ma mère pour l'aider à descendre l'escalier de bois vers le môle, puis la laissant sous la garde de mes frères, vint nous chercher, une à une.

Moi, la première, puis mes soeurs ensuite.

Nous nous retrouvâmes pour un moment, tous réunis, et entourés d'un groupe de messieurs qui saluaient mon père, lui faisant courbettes et révérences, embrassant ses mains, offrant leurs multiples salam.

Au luxe de leurs vêtements, ils paraissaient être des personnes importantes.

En effet, quand après une demie-heure, tous nos carrosses furent dotés de leurs chevaux et que nous fûmes installés, mon père nous apprit que nous étions invités par ces personnalités de l'autorité portuaire, pour un grand déjeuner.

La cavalerie maghrébine nous conduisit dans une fortification bâtie entre le port et la ville, et les mêmes hommes qui avaient accueillis mon père, nous invitèrent à grimper à l'étage supérieur, où, dans une large et longue salle d'apparat, une immense table basse était dressée, recouverte d'une variété de victuailles de toutes sortes.

Des serveurs en pantalons noirs brodés de ganses rouges, de même couleur que leurs vestes, vinrent nous installer, nous les femmes, dans une partie de la salle, séparées des hommes qui s'éloignaient à l'autre bout.

En riant, ironiquement, et par esprit de chicane, mes frères me firent signe de la main pour insinuer qu'eux avaient le privilège d'être avec les hommes. De rage et vexée, je haussais les épaules et me glissais vers le groupe des femmes.

Assises sur de longs sidaris,* les serveurs devant nous avancèrent deux tables rondes qu'ils recouvrirent de nappes fines et brodées, puis le ballet des plats qui se succédaient, commença.

Au début du repas, j'avais encore l'estomac qui tanguait au rythme des balancements des vagues, puis peu à peu devant l'excellence de la nourriture cette impression cessa et l'appétit me revint. Tout était délicieux.

- Il me tarde d'être à Tétouan, dis-je à ma mère, et de revoir toute la famille.

- Moi aussi. Pourvu que papa ne passe pas tout l'après midi à parler avec ces messieurs! Lança Qamar. J'ai vraiment besoin de me rafraîchir.

- Je suis sûre qu'un bon hammam nous attend, rajouta ma mère.

- Humm! Je serai la première à y aller!

- Non, Shamsou! Tu ne joueras pas les impatientes! Nous irons toutes ensemble, mais après les salutations à toute la famille...et sans caprices!

- Bien sûr maman. Je le sais!

Je n'aimais pas qu'elle me prenne pour un bébé. Mes seize ans approchaient, je me sentais devenir importante, mais mes parents ne semblaient pas s'apercevoir de mes transformations, et me traitaient encore comme une petite fille, comme la petite dernière, leur ultime poupée.